

l'état où j'étois alors : je pleurois amèrement ; ne trouvant de douceur & de repos que dans l'amertume de mes larmes ; & la douleur de la perte de mon ami rendoit ma vie malheureuse, quoiqu'elle me fût pourtant encore plus chere que lui. Car j'aurois été bien aise de la changer pour une plus heureuse ; mais quelque fâché que je fusse d'avoir perdu mon ami, j'aurois encore été plus fâché de perdre la vie. Je ne sçai même si dans le temps qu'il vivoit j'aurois voulu mourir pour le garantir de la mort ; & si j'aurois été pour lui comme Oreste étoit pour Pilade, & Pilade pour Oreste. Car l'histoire, ou la fable, dit qu'ils s'aimoient jusqu'au point de souhaiter de mourir l'un pour l'autre, ou tous deux ensemble ; parce que de vivre l'un sans l'autre, c'étoit pour eux quelque chose de pire que la mort.

*se laisse aller à l'amour des choses qui passent.*

Il se forma en moi un sentiment bien contraire à celui-là : car d'un côté la vie m'étoit ennuyeuse ; mais en même temps j'aurois fort appréhendé de mourir ; & cela venoit peut-être de ce que plus mon ami m'avoit été cher, plus j'avois de haine & d'horreur pour la mort qui me l'avoit enlevé. Je croyois même qu'ayant pû trancher les jours de celui-là, elle alloit bien-tôt emporter tout le reste des hommes. Voila en quelle situation j'étois alors ; & je m'en souviens fort bien : voila quel étoit le fonds de mon cœur ; & vous voyez que j'en ai la memoire encore toute fraîche, vous qui voyez tout ce qui se passe en nous, ô mon Dieu, mon unique esperance ; qui purifiez mon cœur de la soüillure de ces sortes d'amitiés emportées, qui tenez mes yeux attachez à vous, & qui m'empêchez de tomber dans les pieges qui m'environnent.

*Les amitiés trop vives ne sont point sans péché.*

Je trouvois étrange qu'il y eût encore des hommes vivans sur la terre après que celui que j'avois aimé, comme s'il n'eût jamais dû mourir, m'avoit été enlevé ; & comme j'étois un autre lui-même,